

amour-propre, ils s'empressent de leur offrir une de ces professions.

Les jeunes gens, sans expérience, sans connaissances des déboires sans nombre qui leur sont trop souvent destinés, se laissent séduire par les images qu'on leur fait de ces divers états, et choisissent ou le barreau, ou la médecine, ou le notariat.

Sans doute, il est très beau de devenir avocat, de voir accoler à son nom le titre de docteur ; aussi nous ne voulons pas dénigrer ces professions qui ont produit tant de grands hommes, qui ont légué tant de noms illustres à l'histoire. Mais le Canada demande autre chose que des disciples de Cicéron et d'Esculape ; il a besoin de bras vigoureux pour cultiver ses terres, de hardis pionniers pour abattre les forêts qui couvrent la plus grande partie de son sol.

Mais revenons à nos jeunes fils de cultivateurs devenus élèves d'université. Après quatre ou cinq années d'études, le diplôme de docteur ou d'avocat vient couronner leurs efforts. Alors ils se lancent dans le monde, ils essaient de se frayer un chemin. Mais très souvent plusieurs de ces jeunes gens, après avoir consacré les plus belles années de leur vie à l'étude, ne sont destinés qu'à végéter et à mourir avant d'avoir cueilli un seul laurier, avant d'avoir réalisé les deux vœux chers à leurs cœurs : la fortune et la gloire. A qui en est la faute ? N'est-ce pas aux parents de ces jeunes gens ? Sans doute ; si ces pères de famille, au lieu de n'écouter que leur orgueil, avaient fait connaître et aimer l'agriculture à leurs enfants, ceux-ci auraient embrassé cette carrière, et se seraient fait une position qui les aurait mis à l'abri des vicissitudes de la vie.

\* \*

Maintenant que nous avons essayé de démontrer les principales causes de l'abandon dans lequel est laissée la culture des terres, et de la misère que nous subissons, nous nous permettrons de passer à la question commerciale.

L'inactivité du commerce est due en grande partie à l'émigration des Canadiens. Pour se convaincre de ce fait, il ne faut pas faire de grandes recherches ; il ne s'agit que de jeter un regard en arrière. En examinant les causes de la prospérité passée du commerce, on ne tardera pas à voir qu'il devenait de plus en plus prospère qu'à mesure que la classe agricole augmentait en nombre et en richesses. Mais si on a pu remarquer que la classe agricole était en grande partie la source de sa vie, de même on a pu voir que l'émigration de cette classe a été son arrêt de mort. En effet, depuis qu'elle est commencée, depuis que nos compatriotes ont pris le chemin de l'exil, le commerce est languissant.

Puisque dans le temps où l'émigration n'avait pas commencé la dépopulation de nos campagnes, le commerce était florissant, l'arrêt de cette émigration serait donc son retour à la prospérité. On ne peut en venir à une autre conclusion. Mais nos gouvernants ne pensent pas comme nous ; ils essaient, eux, de le relever en augmentant les tarifs douaniers. Ce n'est non seulement au Canada qu'on pense ainsi, mais aussi aux Etats-Unis, en Allemagne et dans tous les pays où le commerce a perdu de sa force.

Aux Etats-Unis, lorsqu'on commença à ressentir les premiers effets de la crise financière, on s'empressa d'augmenter les droits de douane sur les importations afin de protéger l'industrie nationale. On fondait beaucoup d'espérance sur ce remaniement de tarif, on pensait que l'âge d'or allait revenir ; mais les prévisions ont été déçues. Le commerce, au lieu de reprendre son ancienne vigueur, n'a fait que baisser ; l'industrie ne trouve plus l'écoulement de ses produits. Cependant, malgré le mauvais effet que produit aux Etats-Unis l'élévation du tarif, on veut relever l'industrie par le même moyen en Allemagne ; on refuse, ou du moins, on semble refuser de croire, que le développement de l'agriculture seul peut rendre le commerce à son état normal.

\* \*

.... Amis, la forêt vous attend !  
Devant vous se déroule un monde magnifique  
Qui vent de vos efforts l'aide patriotique.  
Votre langue et vos lois, votre religion.  
L'avenir tout entier de la nice française  
Voulant se conserver sur une terre anglaise.  
Tout est dans ce seul mot : colonisation.

(Colonisation, O. CRÉMAZIE.)

Comme on a pu le voir par ce qui précède, nous pensons fermement que la colonisation seule peut rendre notre pays riche et prospère.

M. Gérin-Lajoie parlant sur la même question, s'exprime comme suit dans *Jean Rivard* :

“ Tous ceux qui parmi nous ont à cœur le bien-être du peuple et la prospérité du pays regardent avec raison la colonisation des terres incultes comme le moyen le plus direct et le plus sûr de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux. Lord Elgin, ce gouverneur dont les Canadiens conserveront à jamais la mémoire, parce que dans son administration des affaires de la province, il ne se contenta pas d'être Anglais, mais voulut avant tout être juste, lord Elgin disait en 1848 que la prospérité et la grandeur futures du Canada

“ dépendaient en grande partie des avantages qu'on retirerait des terres vacantes et improductives, et que le meilleur usage qu'on en pût faire était de les couvrir d'une population de colons industriels, moraux et contents.”

Il ne s'agit pas seulement de dire que la colonisation peut nous assurer le retour à la prospérité, on ne doit pas se contenter de conseiller à nos compatriotes d'aller habiter la campagne, mais il faut de plus chercher à les y attirer en leur accordant ce qu'ils demandent.

Deux obstacles principaux s'opposent à la colonisation : le défaut de chemins publics dans les cantons en voie d'établissement et le manque de protection aux colons.

\* \*

Ce serait une bien triste histoire que celle des misères, des accidents, des malheurs de toutes sortes occasionnés par le défaut de chemins dans les cantons en voie d'établissement. (GÉRIN-LAJOIE.)

Généralement au Canada on néglige la confection de routes publiques dans les forêts qu'on destine à l'agriculture. Cependant, comme le dit M. Drapeau, “ il est reconnu que les chemins sont la vie de la colonisation.”

M. Gérin-Lajoie dit encore en parlant des moyens de faire avancer la colonisation :

“ Mais de tous les moyens proposés, le plus simple, le plus facile et en même temps le plus efficace, c'est, on l'a dit mille et mille fois, et il n'y a qu'une opinion sur le sujet, c'est la confection de chemins publics à travers les forêts. Ce qui prouve cela de la manière la plus évidente, c'est que partout où l'on établit de bonnes voies de communication, les routes se bordent aussitôt d'habitations, et qu'au bout de quelques mois l'épi doré remplace les arbrisseaux naissants et les chênes séculaires. Si ce moyen rationnel eût été accepté et mis en pratique sur une grande échelle, il y a cinquante ans, la face du pays serait entièrement changée ; ces milliers de Canadiens qui ont enrichi de leur travail les Etats limitrophes de l'Union américaine se seraient établis parmi nous et auraient contribué, dans la mesure de leurs forces, à développer les ressources du pays et en accroître la population.”

Cependant, malgré les avis et les conseils réitérés de tous les vrais amis de la colonisation, le gouvernement a fait faire peu de chemins dans la province. On ne nie pas leur utilité, mais on en retarde toujours la confection d'année en année. Pourtant, ces chemins sont indispensables pour le pauvre colon, qui est obligé de venir vendre ses denrées à la foire voisine ou à la ville.

“ Faisons-nous une idée, dit M. Drapeau, des souffrances et des travaux pénibles auxquels sont assujettis les colons qui n'ont point de communication facile avec les villages avoisinants : ici, c'est un agriculteur, obligé de transporter sur son dos, à travers la savane, et par les sentiers tortueux et noyés d'eau, les moissons qu'il achète chez les marchands, qui demeurent à deux ou trois lieues de chez lui ; là, c'est un autre défricheur qui, au milieu de ses pénibles travaux, est obligé de charger sur ses épaules un sac de blé destiné au moulin et de le rapporter à sa demeure ; encore si ces trajets ne devaient se répéter que quelques fois dans l'année !...”

Que le gouvernement fasse ces chemins si indispensables à la colonisation, “ qu'il donne le moyen d'ouvrir des routes dans nos terres incultes, et on les verra se couvrir de braves et paisibles cultivateurs, rendant avec gros intérêt ce que l'on aura fait pour eux, et l'on verra cesser cette fièvre d'émigration chez nos voisins qui fait gémir tous les vrais amis de notre nationalité,” comme le dit l'abbé Charles Trudelle.

\* \*

Pour le jeune colon la vie est difficile  
Dans la vieille forêt. Son travail est stérile  
Si dans les premiers jours qu'il passe en défrichant  
Le sol dont il fera de fertiles prairies.  
Il n'a pour ranimer ses forces affaiblies  
D'une main protectrice un secours bienveillant.

(Colonisation, O. CRÉMAZIE.)

Ordinairement les colons partent pour faire les premiers travaux dans l'automne, afin de préparer la terre pour la semence du printemps. Souvent, ils ont tout vendu pour acquérir un droit de terre et payer leur transport. Or, comment peuvent vivre ces pauvres colons, qui n'ont pu se procurer des provisions pour vivre pendant l'hiver, et jusqu'à ce que la terre produise ? Beaucoup de personnes ne peuvent aller habiter la campagne parce qu'elles n'ont pas assez d'argent pour s'approvisionner de vivres jusqu'à la première récolte ; plusieurs braves citoyens ne veulent y aller parce qu'ils redoutent la misère, les privations.

Pour les colons pauvres, il faudrait absolument que le gouvernement ou des associations leur donnassent les moyens de vivre pendant les premiers mois de défrichements.

Comment veut-on attirer sur nos rives l'émigration européenne, comment veut-on que les Canadiens émigrés aux Etats-Unis reviennent au pays, et que les pauvres ouvriers des villes viennent coloniser nos terres,

si on leur refuse tout secours ? Si on n'est pas en mesure de protéger les colons, “ on ferait mieux de dire franchement qu'on ne veut pas de colonisation. Mieux vaut dire aux centaines d'ouvriers qui demandent à défricher : “ Chassez cette pensée de vos esprits, on ne veut pas de vous,” comme le disait M. L.-O. David.

Au Brésil, on offre gratis non seulement des terres à ceux qui veulent défricher, mais on leur donne encore des provisions pour subsister jusqu'à la première récolte ; de plus, on leur fournit les instruments aratoires, et l'on va même jusqu'à leur bâtir des habitations. Aux Etats-Unis, les immigrants sont bien reçus et ils sont protégés par le gouvernement, qui leur accorde des terres et des secours. Aussi les colons se dirigent en grand nombre vers ces pays, sûrs qu'ils sont d'y trouver protection. Ces pays en recevant ce courant d'immigration, ont vu augmenter leur commerce et leur industrie. La protection qu'ils ont donnée aux agriculteurs a fait doubler le chiffre de leur population. Le Canada, qui n'a pas suivi leur exemple, a vu non seulement l'immigration fuir ses rives, mais de plus il a vu ses propres enfants émigrer et chercher fortune ailleurs.

Malgré le peu d'attention que le Canada a donné à la colonisation depuis un certain nombre d'années, nous espérons cependant qu'il se souviendra de son ancienne prospérité, de cette prospérité qu'il avait acquise par l'agriculture ; nous espérons qu'il se souviendra du temps qu'il était riche par la protection qu'il savait accorder aux agriculteurs. Nous ne pouvons croire qu'il oubliera qu'il a tenu la palme pour l'agriculture dans l'Amérique du Nord sous la domination française. Alors, prenant sous son égide l'agriculture, il l'encouragera en rendant justice aux griefs dont se plaignent avec raison les cultivateurs et en confectionnant des chemins à travers les forêts vierges pour en favoriser le défrichement ; il protégera les immigrants qui nous arrivent des autres pays, et surtout les Canadiens qui veulent défricher les terres, en leur accordant tout ce qui leur est indispensable pour leur établissement en ce pays.

Si le Canada vient à prendre cette ligne de conduite, il en reconnaîtra bientôt toute la sagesse en voyant nos compatriotes émigrés, et la classe pauvre des villes se diriger vers la campagne ; en voyant, de plus, sa prospérité renaître, son industrie prendre plus d'essor, le commerce retrouver son ancienne vigueur.

GEORGES A. DUMONT.

## DEUX TOMBES

Deux tombes resteront diversement célèbres, comme les deux funérailles ont été différentes. Je ne veux point refaire les portraits de *Louis Blanc* et de *Lachaud*, mais donner quelques documents nouveaux et plus actuels, sans trop chercher un parallèle, mais sans l'éviter. Peu de vivants ont été, plus que ces deux morts, différents de caractère et de fortune. J'aimai l'un et je n'aimai point l'autre—et je dois à tous deux la vérité.

Tous deux ont eu le douloureux avantage d'une prime-jeunesse malheureuse, froide. L'intelligence est comme la vigne. Pour apporter de riches fruits en automne, la sève a besoin de quelque gelée aux premiers jours du printemps.

Louis Blanc, faisant allusion à ces jours de misère, s'est écrié en 1848, dans la salle du palais du Luxembourg : “ Contre cette Société inique qui pesait sur moi, jeune homme, j'ai fait le serment d'Annibal...”

Nous allons écouter tout à l'heure ce que Lachaud disait de la misère, courte mais bien sombre, de sa jeunesse.

Chez tous les deux, aux pages de la vingtième année, une femme joue un rôle important. Elle décide de leur fortune—mais d'une façon bien différente. La duchesse de Dino ne comprend pas la valeur du jeune ambitieux, Louis Blanc. Elle le trouve ridiculement petit. Elle dit en souriant : “ Qu'il repasse—quand il aura grandi.”

Tout à l'heure, nous entendrons la parole de la grande coupable, plus divinatrice : Madame Lafarge.

\* \*

Les premiers livres sur la Révolution mirent bientôt le petit Louis Blanc à la taille ordinaire d'un homme. Il s'assied sur eux, comme un écolier trop petit s'assied sur un dictionnaire...

A-t-on remarqué combien facilement un livre révolutionnaire fait la fortune d'un écrivain ? Les conservateurs n'ont jamais su, eux—et le savent moins que jamais—se former en comité d'admiration mutuelle ! Ils contribuent même souvent par des attaques de forme maladroite au succès de l'adversaire. Ils croient jeter des pierres contre un caniche—et lui jettent des os de poulet !

Ah ! il fait bon d'attaquer la société française ! On devient grand homme à bon marché. Je ne veux pas dire que l'œuvre de Louis Blanc soit du premier venu—mais combien elle est inférieure à l'histoire écrite par un autre révolutionnaire, Michelet !—Michelet, c'est la